

Dignité du patient et dignité du soignant : une construction réciproque.

Si la médecine n'est ni simplement une science, ni simplement une technique, mais un art doté d'une indéniable dimension éthique, c'est qu'elle n'a pas face à elle des objets à étudier ou à réparer, mais des personnes, c'est-à-dire des individus tous différents dont la dignité doit être respectée.

Cette notion de dignité renvoie initialement à l'idée de distinction. En effet, dans le vocabulaire aristocratique, une dignité correspond au statut de celui qui appartient à l'élite et qui donc se distingue par sa valeur du reste de l'humanité. Par extension, dans un contexte plus universaliste et plus démocratique, ce terme désigne désormais ce qui distingue l'homme du reste de la nature. Cette notion est donc au cœur de la séparation établie, entre autres par Kant, entre les choses et les personnes¹.

Il reste cependant à définir ce qui fonde cette distinction.

On pourrait, certes, la fonder sur des présupposés métaphysiques et juger que la dignité humaine repose sur la dimension spirituelle de l'homme, sur le fait qu'il disposerait d'une âme distincte du corps ou qu'il serait l'esprit incarné. Le problème est alors que l'on fait reposer la dignité humaine sur des présupposés relevant plus de la foi que de la raison ; ce qui ne permet pas de parvenir à un accord suffisant au sujet de ce qui peut nous conduire à reconnaître la dignité humaine.

Il est certes vrai qu'une réflexion sur la dignité humaine ne peut pas toujours faire l'économie d'une approche métaphysique, voire théologique de la question. Les controverses actuelles sur le statut de l'embryon humain en témoignent. Selon que l'on considérera que l'homme est, dès la conception, doté d'une âme et qu'en tant que créature de Dieu il dispose dès ses premiers instants de sa dignité de personne ; ou que l'on jugera que la personne se

¹ « Tout homme a le droit de prétendre au respect des ses semblables et réciproquement il est obligé au respect envers chacun d'eux. L'humanité elle-même est une dignité, en effet l'homme ne peut jamais être utilisé simplement comme un moyen par aucun homme (ni par un autre, ni même par lui-même), mais toujours en même temps comme fin, et c'est en ceci précisément que consiste sa dignité (sa personnalité), grâce à laquelle il s'élève au dessus des autres êtres du monde, qui ne sont point des hommes et peuvent leur servir d'instruments, c'est à dire au dessus de toutes les choses. Tout de même qu'il ne peut s'aliéner lui-même à aucun prix (ce qui contredirait le devoir de l'estime de soi), de même il ne peut agir contrairement à la nécessaire estime de soi que d'autres se portent à eux-mêmes en tant qu'hommes, c'est-à-dire qu'il est obligé de reconnaître pratiquement la dignité de l'humanité en tout autre homme, et par conséquent c'est pour lui un devoir de montrer du respect à chacun de ses semblables. » Kant, *Métaphysique des mœurs*.

constitue progressivement au cours du développement physiologique puis culturel et psychologique, on ne pensera pas la dignité humaine dans les mêmes termes.

Cependant, si l'on veut établir dans une société pluraliste comme la nôtre un concept de la dignité humaine qui puisse être opératoire d'un point de vue éthique, il convient de le construire à partir d'éléments qui puissent, sinon faire l'unanimité, en tout cas rassembler les esprits autour de principes relativement consensuels. Or, s'il est un fait que nous pouvons tous constater et qui peut être considéré comme l'un des éléments fondateurs de la dignité humaine, c'est cette capacité de tout homme à être à la fois porteur et producteur de sens. Chacun d'entre nous est, en effet, dépositaire du sens que les autres et lui-même donnent à son existence, ainsi que l'artisan du sens qu'il donne à l'existence d'autrui. C'est donc dans une dimension d'intersubjectivité que se construit la dignité humaine. Celle-ci consiste précisément en ce que l'homme est susceptible, en donnant à son existence et à celle d'autrui un sens spécifique, de se distinguer des autres êtres et de se constituer comme personne.

Il n'y a donc de dignité humaine que là où il y a du sens, mais là où le sens disparaît il y a atteinte à la dignité, celle-ci ne disparaît pas mais elle souffre de ne plus être reconnue. Dans le récit de son expérience des camps, Primo Levi raconte à ce sujet une anecdote à la fois cruelle et significative. À son arrivée à Auschwitz, après avoir passé quatre jours sans boire, il aperçoit un glaçon qui s'était formé sur le bord d'une fenêtre, l'ayant convoité du regard quelques instants, il essaie de le saisir ; à ce moment un garde lui arrache brutalement ce glaçon des mains. Lorsque Primo Levi lui demande effaré « pourquoi ? », le garde lui répond : « ici, il n'y a pas de pourquoi »². C'est alors que Primo Levi comprend dans quel enfer il est tombé et que ce camp dans lequel il restera interné n'est qu'une machine à broyer la dignité humaine en réduisant le sens la vie des prisonniers à sa plus simple expression avant de les anéantir physiquement.

Préserver la dignité humaine, c'est donc faire en sorte que la vie des hommes puisse avoir un sens, malgré tout. Malgré la maladie, malgré la souffrance ou la misère, faire en sorte que ces liens sans lesquels il n'y a pas de sens possible ne soient pas rompus.

² « Et justement poussé par la soif, j'avise un beau glaçon sur l'appui extérieur d'une fenêtre. J'ouvre, et je n'ai pas plus tôt détaché le glaçon, qu'un grand et gros gaillard qui faisait les cent pas dehors vient à moi et me l'arrache brutalement « Warum? » dis-je dans mon allemand hésitant. « Hier ist kein warum » (ici il n'y a pas de pourquoi), me répond-il en me repoussant rudement à l'intérieur. », Primo Levi, *Si c'est un homme*, p. 38.

Comme chacun sait, la notion de sens s'enracine principalement dans la mise en place d'une relation³. Sens signifie à la fois signification et direction, le rapport d'un signifiant à un signifié et la détermination d'une orientation par le chemin qui réunit un point de départ et un lieu d'arrivée. Aussi, dans le rapport du soignant au patient, ce qui compte c'est à la fois la signification que chacun donne à l'existence de l'autre ainsi que le chemin que chacun veut faire emprunter à l'autre (car il n'y a pas que le soignant qui guide le patient, bon nombre de malades sont assez habiles pour mener les soignants où bon leur semble).

Du côté du patient, la souffrance est le plus souvent à l'origine d'une rupture de sens qui met la dignité en péril. Il convient de préciser que nous ne réduisons pas ici la souffrance la seule douleur physique, mais que nous désignerons par ce terme tout affect par lequel le sujet se sent totalement passif, totalement démuné face à une diminution de sa puissance d'être et d'agir, qu'il a l'impression de ne pouvoir enrayer d'aucune manière. Face à cette impuissance le patient finit par se replier sur lui-même. À l'image de ces corps qui, prostrés dans la douleur se laissent écraser par son absurdité, habitués qu'ils sont devenus à l'injustifiable ; le malade ne voit même plus l'intérêt d'exprimer par la plainte le peu de sens qu'il peut encore tenter de donner à son existence.

Si l'on se place du point de vue du soignant, le respect de la dignité humaine, tant de la sienne que de celle de son patient, consiste à ne pas se comporter comme ce que Rony Brauman appelle « un ingénieur du corps »⁴. Comme nous l'avons déjà souligné, si la médecine n'est ni une technique, ni une science, mais un art dont la dimension éthique est essentielle, c'est parce que le médecin (et tout soignant d'ailleurs) a toujours en face de lui non pas un objet à étudier ou à réparer, mais un sujet toujours singulier qu'il faut précisément comprendre dans sa singularité. Aussi, le médecin n'étant ni un vétérinaire, ni un garagiste, il doit donner à l'acte de soin un sens et une dimension qui dépasse la simple prouesse technique et la seule curiosité scientifique.

³ « Le sens signifie trois choses. En premier lieu, qui dit sens dit direction dans l'espace permettant de ne pas errer. Ainsi, on est dit être dans le bon sens quand on va dans la bonne direction d'un itinéraire tracé à l'avance ou quand on est soi-même en mesure de se fabriquer un itinéraire à partir de repères que l'on s'est donnés. Le sens relève par ailleurs de la signification d'un mot ou d'une phrase que l'on est à même de traduire en maîtrisant pour cela le langage, mais aussi les intentions cachées dans ce langage visant un référent situé hors de ce langage. Le sens enfin relève, d'une façon plus générale, de la relation. Qu'il s'agisse de l'espace ou du langage dans la communication avec autrui, un point demeure commun. Dans les deux cas, on est capable d'être relié. Les anciens voyaient dans le Logos, qui veut dire raison, la faculté de relation. » Bertrand Vergely, *La souffrance*, p. 249.

⁴ Cité par Tzvetan Todorov in *Médecine et sciences humaines - Manuel pour les études médicales* sous la direction de Jean Marc Mouillie, Céline Lefève, Laurent Visier, Collection Médecine et Sciences Humaines - Les Belles Lettres, 2007, Préface, p. 10.

Il ne faut pas en effet oublier que soigner, c'est d'abord prendre soin, c'est-à-dire faire preuve d'une certaine sollicitude vis à vis d'un être qu'il faut en premier lieu considérer comme son semblable. C'est par ce souci de l'autre, dans sa différence et son identité, que l'on parviendra à restaurer les liens rompus, que l'on aidera celui qui souffre à tisser de nouvelles relations significatives et que l'on donnera à son activité de soignant la dimension éthique sans laquelle il n'y a pas de médecine véritable.

Il n'y a donc de dignité que là où il y a échange, échange entre deux consciences, réelles ou potentielles, dont au moins l'une se soucie du sort de l'autre. C'est pourquoi, même le comateux profond, le nourrisson ou le déficient mental disposent d'une dignité égale à celle de n'importe quel homme. C'est pourquoi ils sont nos semblables, même si ce qui fait leur humanité n'est réduit qu'à l'état d'une potentialité anéantie, en accomplissement ou qui n'a pu s'accomplir. Ils peuvent en effet faire l'objet de notre sollicitude, d'une sollicitude qui ne se réduit pas à la seule compassion (sentiment que l'on pourrait aussi ressentir vis à vis d'un animal), mais qui s'enracine dans la reconnaissance d'une spécificité à partir de laquelle s'établit cette distinction à l'origine de toute dignité. Pour reprendre une formule empruntée à Paul Ricœur, être digne c'est se considérer « soi-même comme un autre » afin de mieux traiter l'autre comme un autre soi-même. C'est dans l'effort pour partager avec l'autre un sens commun, ou plutôt une disposition commune à donner du sens, que se construit la dignité de chacun des termes de la relation. C'est toujours en contribuant à l'élaboration de la dignité d'autrui que l'on participe à la construction de sa propre dignité.

Cependant, si la reconnaissance de la dignité humaine suppose la reconnaissance de l'appartenance du sujet à l'humanité dans son universalité, elle ne peut s'y réduire. En effet, le sujet concret est d'abord un individu, il doit donc aussi être reconnu dans sa singularité. Si la dignité suppose la distinction, celle à établir entre les choses et les personnes, elle suppose aussi que l'on distingue la diversité des personnalités. L'universalisme ne doit pas conduire à l'uniformité. Bien au contraire, il suppose l'incarnation de l'universel sous des formes diverses et donc singulières. En conséquence, reconnaître la dignité d'une personne c'est aussi accorder de la valeur à ce qui la distingue des autres, à ce qui fait d'elle une personne singulière. C'est-à-dire un être qui participe, avec et grâce à sa complexion particulière, à l'universalité humaine.

C'est pourquoi la dignité se construit aussi par l'écoute de l'autre et par la prise en considération de ce qui fait son identité. Ainsi, écouter le patient, prendre en considération

son désir, pas nécessairement pour le légitimer, mais pour l'entendre et peut-être l'aider à se réorienter, contribue non seulement à la reconnaissance mais à la construction de sa dignité.

La dignité se construit donc à deux niveaux, premièrement celui de l'universel et deuxièmement celui du singulier. C'est donc parce que tout homme est susceptible de produire du sens dans sa relation avec autrui qu'il est digne de l'humanité, mais c'est aussi parce que chacun produit ce sens selon sa complexion particulière qu'il doit être reconnu comme une personne singulière.

C'est donc par la relation qu'ils entretiennent l'un avec l'autre que patient et soignant, en reconnaissant chacun dans la singularité de l'autre l'expression d'une humanité en acte, contribuent à la construction réciproque de leur dignité humaine.